

**Eva Kamanda &  
Kristof Bohez**

# Une vie sous silence

**Notre histoire congolaise en Belgique**

Traduit du néerlandais par Marie Hooghe

***Racine***

Préface  
UNE VIE SOUS SILENCE

Combien de vies humaines sont passées sous silence et dans l'indifférence totale des nombreuses citations de l'Histoire?

Tel un puzzle, vous, Eva et Kristof, avez réussi à reconstruire la vie de l'arrière-grand-père d'Eva, lequel a vécu loin de ses parents et de sa famille, du temps où la colonisation avait le vent en poupe.

Comme tous les jeunes d'aujourd'hui, le mot « nègre » vous horripile à juste titre, car il a servi à distancier l'Homme et la Femme noir(e) de leur valeur humaine et surtout à effacer leur grande participation à la genèse de l'histoire des connaissances humaines depuis les pyramides d'Égypte.

Ce mot fort qui commence par un « n » et qui met mal à l'aise, a connu son affranchissement par un grand penseur martiniquais, Aimé Césaire. Écrivain, homme politique français, à la fois maire de Fort-de-France et député de la Martinique, il répondit lors d'un entretien avec Françoise Vergès, politologue et militante féministe décoloniale française :

« Nègre je suis, nègre je resterai. »

Il était le Père et l'inventeur de la « négritude », un concept créé dans les années 1930 avec une autre figure marquante du mouvement, Léopold Sédar Senghor.

Votre livre a valeur d'un manuel sociologique. Construit autour d'une vie humaine et de son rayonnement malgré les préjugés salissants et les colères retenues, il dépeint avec une grande justesse les déboires d'un homme d'origine congolaise pour survivre à l'étranger, dans la « mère » patrie dont il était pourtant censé posséder la nationalité... du moins, avant l'indépendance du Congo Belge (1960).

Peut-on imaginer pareil voyage? Un homme déraciné de son vécu familial, éloigné de toutes ses amitiés autochtones pour affronter la vie dans un monde rempli d'inconnues. Il a fallu apprendre à

s'adapter ou à faire fi du dédain affiché en présence de sa personne, un Noir... mais surtout un être humain!

Pensons à cet homme noir d'origine congolaise s'appelant François Kamanda qui épouse Lucienne, une femme blanche, à l'église de Schaerbeek et à la commune d'Etterbeek en 1942 pendant la Seconde Guerre mondiale. Un joli prétexte pour justifier l'absence totale de la famille de la mariée à la cérémonie...

François n'est pas accepté aux réunions de famille, mais ne se plaint pas du tout de ce racisme injecté dans le crâne depuis la naissance!

Il proposera même à Lucienne d'accueillir ses parents dans la maison familiale, car en Afrique, chez nous, on ne jette pas les nôtres à la poubelle... Il n'avait pas envie de se réjouir de la misère dans laquelle étaient tombés ses beaux-parents. Sa nature avait pris le dessus.

Alors que jusque-là, le père de Lucienne n'avait jamais pensé que la culture africaine et que l'Africain lui-même méritaient un regard respectueux.

J'éprouve beaucoup de sympathie et de bienveillance pour ce couple, Lucienne et François.

Ils ont vécu une vie sans complexe.

Ce livre explore les dynamiques interraciales, les préjugés, les stéréotypes et les discriminations auxquels vos ancêtres ont été confrontés... et auxquels nous sommes encore confrontés au XXI<sup>e</sup> siècle!

C'est également une leçon du «Vivre Ensemble», un modèle de compréhension mutuelle dans un couple mixte qui a décidé de s'unir et de s'aimer dans un contexte qui ne lui était absolument pas favorable...

En tant que Président d'Honneur de l'ASBL Union Royale des Congolais de Belgique (URCB), ASBL que votre arrière-grand-père François Kamanda avait bien connue, je vous souhaite beaucoup de succès pour ce livre audacieux et plein de vérités!

Mes félicitations vont également à la Présidente de l'ASBL, Madame Cécile Ilunga que je vous avais recommandée pour vos recherches de documents datant de l'après Première Guerre mondiale.

**Que l'humain l'emporte!**

**Pierre Kompany**  
Président d'Honneur de l'URCB

## AVANT-PROPOS

Étonné et fasciné.

C'est ainsi que moi, Kristof, j'ai découvert la photo en noir et blanc du mariage des arrière-grands-parents d'Eva. Une alliance belgo-congolaise à Bruxelles en 1942. Tant d'histoires inconnues – pour Eva aussi – dans une seule photo. Ni l'un ni l'autre ne serions de plain-pied dans la société actuelle si nous n'avions voulu en savoir davantage. Non seulement pour la famille d'Eva, mais aussi pour toute la population belge qui cherche à se détacher de son passé colonial.

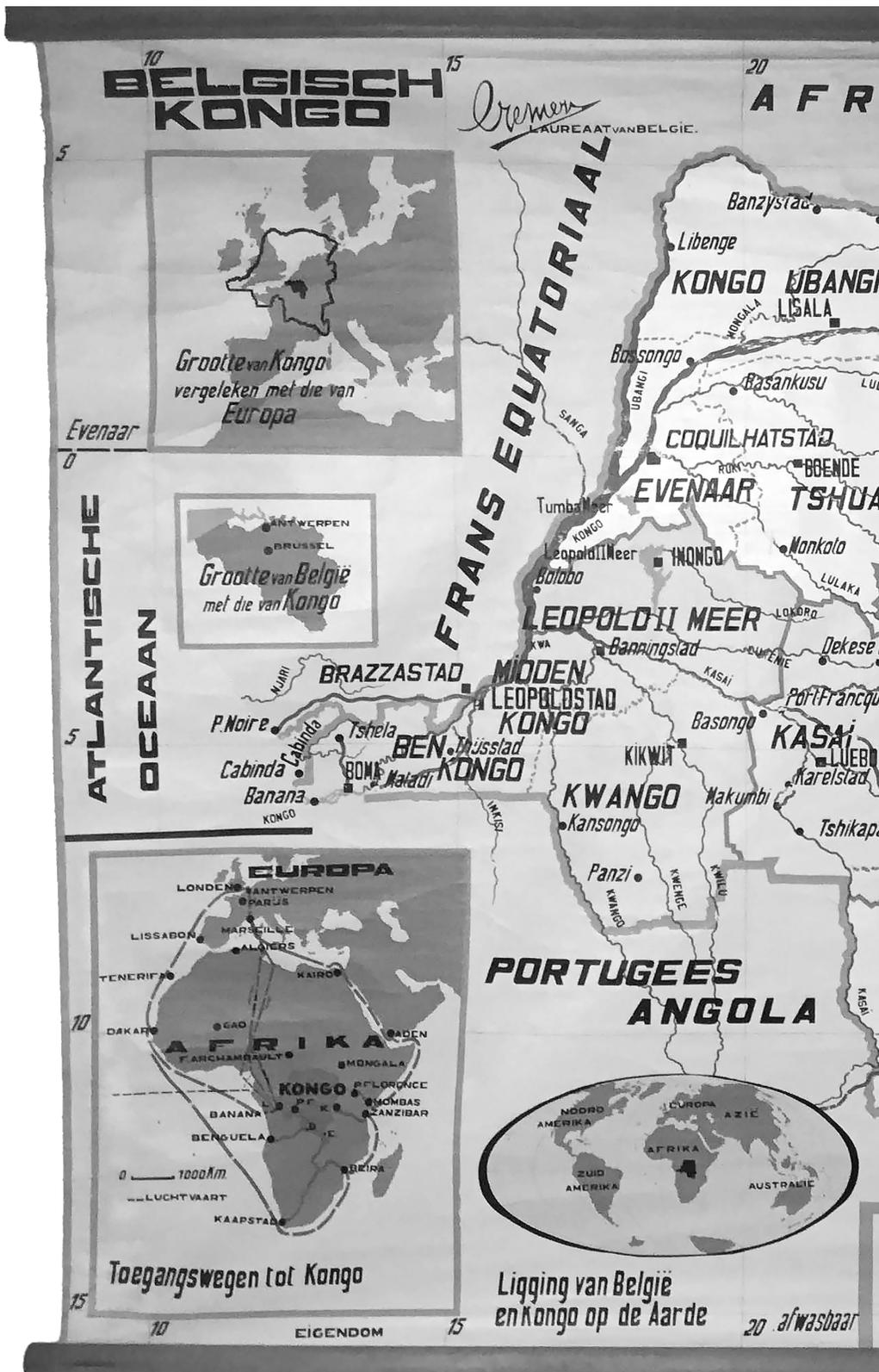
C'est avec un émerveillement et une stupéfaction croissants qu'Eva et moi nous sommes plongés dans des archives, d'anciens livres et journaux, dans la mémoire de gens qui ont pu nous en dire plus sur l'une des premières générations de Congolais en Belgique. À mesure que nous mettions en lumière cette histoire méconnue, nous avons voulu en partager le récit avec le monde. C'est ce que j'ai fait, en écrivant à ma manière de journaliste et en prenant bien sûr un peu plus de recul qu'Eva qui, en raison de son implication personnelle, a souvent été submergée par ses émotions. Bien que nous ayons entrepris ensemble cette quête, j'ai été le narrateur du récit pour lequel les mots manquaient parfois à ma compagne.

Voici le résultat de nos trois années de recherches: un récit qui documente enfin une génération oubliée de Congolais belges, de « citoyens de second rang » qui ont néanmoins beaucoup donné pour leur deuxième patrie. C'est justement pour replacer autant que possible cette discrimination choquante dans la mentalité d'antan qu'on trouvera le mot en « *n* » dans cet ouvrage.

Il est incontestable que ce mot, utilisé pour désigner une personne à la peau foncée, est une appellation discriminatoire, condescendante, raciste, alimentée par le colonialisme et éculée

depuis longtemps. C'est un terme ségrégatif à entourer de barbelés, comme nous le spécifions dans un chapitre, et pourtant on le rencontre à une dizaine de reprises dans le livre. Non parce que nous, auteurs, voulions lui reconnaître le droit à l'existence, mais parce que nous ne souhaitions pas présenter le passé sous de plus belles couleurs qu'il n'était. Et parce qu'il figure dans de nombreux documents d'archives. Aussi douloureux que ce soit, ne pas reprendre ce mot sous sa forme originelle aurait été, à notre avis, une sorte de falsification de l'histoire. Cela, d'autant plus que la finalité de notre ouvrage était d'écrire la véritable historiographie d'une génération méconnue de Noirs.

**Kristof**



Une carte du Congo avant l'indépendance de 1960; on y mentionne clairement la ville de Kabinda.



RIKA

S O U D A N

N

W O

Z

UGANDA

VICTORIA  
NEER

TANGANIKA

TERRITUM

NOORD RHODESIA

KATANGA  
ELISABETHSTAD

Em Lambrechts  
Antwerpen.

Schaal 200 km.

ZUID RHODESIA

MOZAMBIQUE

gedeponeerd, Ms 0329

## PROLOGUE

Il refuse de la regarder, bien qu'elle ne soit qu'à un souffle de son visage. Elle semble retenir sa respiration jusqu'à ce que les mots sortent.

«J'ai les mêmes sourcils. Et le même air sérieux au repos», dit-elle.

Elle entend par là que parfois, son regard dérive joliment vers l'infini. Maintenant, ses pupilles bien réveillées sont collées au papier. Depuis le livre posé sur la table, le regard de son arrière-grand-père semble frôler le sien.

Elle est assise ici, dans le silence de la Bibliothèque universitaire d'Anvers. C'est l'un des instituts, avec le Musée Van Gogh à Amsterdam et la Bibliothèque nationale de France à Paris, où est conservé le livre qu'elle recherchait : *Les Africanistes, peintres voyageurs*. Publié il y a trente ans, il compte plus de trois cents pages et présente un échantillon de peintres européens qui, entre 1860 et 1960, ont immortalisé l'Afrique – ou du moins les parties qu'ils jugeaient illustratives.

En page 197, trône un grand portrait de François Kamanda. Couleurs douces, tête légèrement penchée vers la droite, regard sur l'infini. Plus Eva regarde le portrait, plus elle se rend compte à quel point elle en sait peu sur cet homme.

«Étrange de le voir ici comme une sorte d'objet d'étude», dit-elle.

«Huile sur panneau, signée et datée 1936», indique la notice. François avait sans doute entre vingt et trente ans lorsqu'il a posé pour ce portrait. Jamais encore, Eva n'a vu son arrière-grand-père à cet âge, le sien aujourd'hui.

Bon, c'est sans doute le cas de nombreux milléniaux et de leurs arrière-grands-parents. Mais ici, c'est différent. Personne, dans

toute la famille Kamanda, ne sait grand-chose sur François, pas même ses propres filles. Selon son aînée Annie, il n'a que peu parlé de ses années au Congo. Francine, sa benjamine, ajoute qu'il n'a jamais beaucoup parlé de ses années en Belgique non plus.

Chez Eva, les questions n'ont cessé de grandir ces dernières années: telles des plantes grimpantes dans sa tête, elles lui encombrant toujours plus son crâne. Entre-temps, près de la moitié du monde se réveille enfin avec l'idée que les vies noires comptent aussi. N'est-ce donc pas valable pour la vie de son arrière-grand-père? Le voile qui se lève peu à peu sur le passé colonial de la Belgique met inévitablement la question en lumière: qui, ou qu'est-ce qui a poussé François à laisser le Congo derrière lui et à commencer une nouvelle vie à dix mille kilomètres de là?

Bien sûr, disent savoir Annie et Francine Kamanda, que c'est à cause d'un homme important que leur père a débarqué en Belgique comme «boy», ainsi qu'on appelait un domestique à la période coloniale. Et qu'il y a vraisemblablement rencontré son épouse belge vers 1940. Mais ensuite? Les réponses sont aussi rares que l'ont été les tentatives de résoudre ces questions lors des réunions de famille. Comment François aurait-il vécu le colonialisme précoce? Qui a-t-il quitté dans sa mère patrie? Le «père fondateur» des Kamanda belges est une énigme dans sa propre histoire familiale.

Son portrait a un jour été fait par un peintre, a dit Annie. Eva se penche davantage sur le livre qui contient le *Portrait de François Kamanda*. Le peintre, à ce qu'elle lit, était Henri Logelain.

«Et pourquoi cet homme a-t-il choisi mon arrière-grand-père, au juste?» Le regard d'Eva glisse du haut au bas de l'image.

Le texte figurant à la page suivante rajoute une couche de mystère. «Logelain innovait plus encore en donnant pour seul titre au tableau le nom du modèle, pourtant bien anonyme, en vertu du caractère hautement personnel qu'il attribuait à un portrait, à une époque où les Noirs n'étaient guère qualifiés que par leur fonction: chef, sorcier, notable, boy, femme et enfant, ou danseur.»

Comment ça, «innovait en donnant le nom du modèle»? François Kamanda était donc plus qu'un «simple» boy? Cela signifierait-il quelque chose que nous ignorons?

À présent, les yeux d'Eva vont dans toutes les directions. Ici, à un kilomètre des quais où s'amarrèrent autrefois les «bateaux du Congo», le souvenir de l'homme dont elle porte le nom, de qui elle

a hérité les traits et les pigments, s'insinue plus profondément encore sous sa peau.

Et qu'en est-il de ces crédits du tableau? «Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren», est-il écrit sous le portrait.

La réponse de l'archiviste ne se fait pas attendre: la peinture réalisée par Henri Logelain fait effectivement partie de la collection du musée. «Pour voir le portrait, il faut prendre rendez-vous», ajoute-t-il.

La quête de l'homme dont Eva tient le regard vers l'infini a commencé. Il lui doit encore tant de réponses.

## Chapitre I

# BEAU SÉJOUR

Certaines lettres en disent plus que les mots qu'elles contiennent. C'est généralement le cas des premières lettres d'amour – «Tu m'as donc choisi?!» Toujours celui des programmes des partis politiques – «Vous nous avez donc choisis?!» Jamais celui des lettres du fisc.

Ce jour-là, une lettre a été glissée dans notre boîte. L'écriture sur l'enveloppe semble familière à Eva.

«Tiens donc, Mamy Annie?»

Annie Kamanda, qui a près de quatre-vingts ans, est l'aînée des filles encore en vie de François. Une femme au sourire chaleureux et à l'esprit vif, dotée d'une sorte de discrétion dont on ne peut que supposer qu'elle la porte depuis toujours, comme un foulard qui vous protège en toute saison. On pourrait croire qu'Annie n'a jamais rien dit sans y avoir été invitée, ce qui expliquerait l'étonnement d'Eva. Nous n'avons pas demandé à Mamy Annie de faire quelque chose pour nous...

Nous ouvrons la grande enveloppe. À l'intérieur, une courte lettre, rédigée en français.

*Chers Eva, Kristof,*

*Voici des documents qui peuvent vous aider.*

*Bonne chance!*

*Vous découvrirez sans doute des choses positives et d'autres moins – c'est comme dans tous les parcours de vie.*

*Bisous et à bientôt,*

*Mamy Annie*

Quelques feuilles de papier accompagnent la lettre, notamment un extrait du registre de la population d'Etterbeek, bien conservé. On y lit qu'en 1942, François Kamanda y a épousé Lucienne Berger,

la mère d'Annie et l'arrière-grand-mère d'Eva. Que le mariage a eu lieu avant la naissance d'Annie, nous l'avions parfois entendu dire. Que le mariage a été célébré sous l'Occupation allemande, nous l'apprenons.

En plus de l'extrait, l'enveloppe contient une série de feuillets jaunis. De vieilles pages d'un cahier. Nous fronçons les sourcils à la vue de l'intitulé sur la couverture: « *Testimonium Baptismi. Praefectura de Kasai Superiori* ». Nos vagues souvenirs des cours de latin suffisent tout juste pour comprendre que Mamy a retrouvé un document unique: le livret de baptême de François, qui vivait dans la préfecture du Haut-Kasaï, dépendant à l'époque des missionnaires belges. Aucune date de naissance n'y est mentionnée, mais bien une date de baptême: le 14 mars 1920, *Franciscus Kamanda* est baptisé en l'église Saint-Martin de Kabinda, une petite ville de la zone frontalière entre le Kasaï et le Katanga, une riche région minière. Les pages écornées nous apprennent en outre que la première communion de Kamanda a eu lieu deux semaines à peine après son baptême.

« Que ces deux cérémonies se soient si rapidement succédé signifie probablement que les missionnaires n'ont rencontré François que peu avant sa première communion, dis-je.

– Et que ces missionnaires n'ont pas tardé à soi-disant civiliser des Congolais », ajoute Eva.

À la troisième page, une autre date nous arrête. Non seulement parce que le négligent trait de plume ne permet pas de déterminer s'il s'agit de l'année 1924 ou 1925, mais aussi parce que Mamy Annie n'a jamais rien dit dans ce sens. Or, il est écrit ici que quelques années après sa première communion, François a épousé au Congo une certaine Lucia: « *Nupsit in coram ecclesia* » – marié au sein de l'Église. Une bonne quinzaine d'années avant de faire de même à Bruxelles avec Lucienne, l'arrière-grand-mère d'Eva. Est-ce là une lacune dans le latin d'Annie ou une preuve de sa discrétion ?

Voilà les premières pièces du puzzle qui nous laissent entrevoir le François Kamanda que personne ne connaît dans la famille. Ce qui nous conforte dans l'idée que chercher à retracer l'histoire de sa vie en vaut la peine. Eva et moi relisons la lettre d'Annie. Oui, nous lui avons récemment confié que nous voulions en savoir plus sur son père. Mais non, nous ne nous étions pas attendus à ceci. Que Mamy Annie, discrète pour trois, nous envoie spontanément

des documents susceptibles de nous aider à progresser et, de surcroît, nous souhaite bonne chance? Selon nous, ce n'est pas une offre sans engagement. Sa demande se lit entre les lignes : voulez-vous bien vous pencher sur cette question? Annie aussi estime venu le temps de connaître les facettes cachées de son père.

\*\*\*

Moins de deux semaines après la réception de cette lettre, Eva engage la conversation avec un homme à la gare de Bruxelles-Midi, un vieux monsieur sincèrement intéressé par les origines exactes d'Eva. Elle essaiera un jour de les découvrir, répond-elle en riant à la question qu'on lui sert bien souvent. Avant de monter dans le train, l'homme lui remet sa carte de visite. Il lui conseille de s'adresser au département de la police des étrangers aux Archives générales du Royaume. Dès qu'il est hors de vue, Eva constate que l'homme s'appelle François et préside l'association des enfants d'ascendance mixte, l'ASBL *Métis de Belgique/Metis van België*.

Bruxelles est comme une maîtresse qui ne se livre pas facilement, dit la sagesse populaire. Sans doute parce qu'elle n'a pas tant à montrer de prime abord.

Quelques jours plus tard, les transports publics nous déposent au pied du Palais Royal. Si des défilés militaires passent parfois devant l'édifice, la rue Brederode, qui le longe à l'arrière, est trop étroite pour cela. Le promeneur qui l'emprunte y trouvera cependant quelques curiosités, la plus singulière étant un chalet partiellement en bois, sorte de grotesque belvédère rustique qui jouxte les jardins du palais. Grâce à son bon état de conservation, on peut y lire l'Histoire dans les boiseries : l'insigne de l'État indépendant du Congo, avec l'étoile à cinq branches qui figure encore sur l'actuel drapeau du Congo.

«C'est donc ici qu'il se tenait, dis-je à Eva. C'est depuis ce pavillon que Léopold II dirigeait sa colonie. Ce pavillon doit avoir été bâti peu après 1900. Comme une sorte de "secrétariat du Congo" avant la lettre.»

Le «roi-colonisateur» ne se rendit jamais au Congo, mais c'est depuis ce chalet que ses services administraient son État indépendant et le souverain aurait même payé des reporters – mon cœur de journaliste saigne à cette idée – pour peindre une belle image de sa colonie. En fait, la rue Brederode était à l'époque une

espèce de Wall Street à la belge, ainsi que le siège d'entreprises, dont la Compagnie du Katanga, qui profitèrent de l'économie de pillage du Congo.

À la vue d'une lumière allumée, Eva sonne à l'ancien pavillon du roi prédateur. Il abrite aujourd'hui le siège principal d'une grande marque de mode de luxe.

Une collaboratrice envoie poliment Eva sur les roses : « Veuillez contacter le directeur si vous avez d'autres questions. »

La porte se ferme.

C'est stupéfiant, encore que la Dotation royale – le patrimoine immobilier de Léopold II destiné aux membres de la famille royale – dont fait également partie ce pavillon, n'a jamais vraiment été une institution publique. Qu'une marque française de luxe loue aujourd'hui cet endroit et entretienne ainsi l'infrastructure coloniale n'est qu'un aspect du surréalisme contemporain dont beaucoup de Bruxellois ne s'étonnent plus. « *It's the economy stupid* », disait James Carville, conseiller en stratégie politique de Bill Clinton. (L'économie, il n'y a que ça qui compte). Même si c'est une économie aux mains sales.

« On raconte qu'à la dissolution de l'État indépendant du Congo, Léopold II aurait fait brûler des archives pour camoufler des abus, tu le savais ?

– Ça ne me surprend pas », répond Eva.

Alors que mon savoir me vient surtout des livres, Eva, une enfant de Bruxelles, sait d'emblée que l'empreinte de la colonisation du Congo y est encore omniprésente : au coin de cette rue, dans une statue controversée d'un roi à cheval ; dans des parcs et dans une architecture triomphaliste ; sur les façades décorées de feuilles de bananier de la rue Dansaert ; dans les cœurs et les têtes à Matonge. Un trajet en bus dans la ville en dit long. Prochain arrêt : le passé. Le Congo est encore partout.

« C'est pourquoi je trouve si interpellant que mon arrière-grand-père soit resté tellement invisible », dit Eva.

Il y a quelques jours, Eva a reçu des Archives générales du Royaume une réponse à sa requête : « Est-il possible qu'il subsiste quelque chose de François Kamanda ? » Oui, on a retrouvé un dossier à son nom parmi les quelque deux millions et demi de dossiers archivés à la police des étrangers, l'organisme précurseur de l'Office des Étrangers. Il y a de fortes chances que ce dossier concerne l'arrière-grand-père d'Eva.



Le « secrétariat » du Congo de Léopold II, près du Palais royal de Bruxelles ; dans les boiseries, on distingue l'étoile figurant sur le drapeau de l'État indépendant du Congo.

Formidable! Bien que l'immeuble situé dans l'ombre de la gare de Bruxelles-Central soit tout sauf exceptionnel: une porte vitrée désuète, un hall lambrissé, un agencement de bureau passé de mode, une odeur poussiéreuse qui semble planer ici depuis des décennies.

« Là, montre Eva, un panneau en direction de la salle de lecture. »

Regardez-moi ça! La mémoire d'un royaume, enterrée dans ce sarcophage de béton.

Nous nous arrêtons au guichet de la salle de lecture.

« Dossier numéro A 227.833 », demandons-nous à la préposée. Sur le mur derrière elle, juste au-dessus de sa tête, est accrochée une horloge digitale qui décompte les quarts d'heure, ce qui signifie en clair que les demandes sont à regrouper ici, afin d'éviter au magasinier d'incessants allers-retours dans les réserves. Outre une lueur rouge, l'horloge comptant à rebours diffuse quelque chose de l'ordre du symbolique: que peut-on récupérer d'une vie humaine si le temps ne cesse de diminuer?

Dix minutes plus tard, un embryon de réponse sous la forme d'une mince chemise cartonnée atterrit sur notre table. La poignée de documents donne de l'espoir. Le disparu est encore visible en ces lieux.

« Fais gaffe », s'exclame Eva quand je risque de manipuler brutalement le classeur.

Les papiers sont fragiles. Le premier document provient du ministère de la Justice. Estampillé en 1961. Le nom de l'épouse belge de François, Lucienne, l'arrière-grand-mère d'Eva, est révélateur : c'est bien lui. Voici donc un fragment de la vie de François Kamanda, l'homme sur qui Eva en sait si peu.

En retenant presque sa respiration, elle continue à tourner les pages. Une demande de naturalisation datant de février 1962, portant au revers un avis positif du mois de juillet de la même année, sans plus. Vient alors un document qui coupe véritablement le souffle à Eva : deux feuilles agrafées dont le recto est posé sur la table. Au verso est collée une photo d'identité de son arrière-grand-père *anno* 1961 avec, en dessous, une grosse empreinte digitale. *Son* empreinte digitale.

Aspirée par une force invisible, Eva pose son index sur celui de son aïeul.

« Il n'a jamais été aussi tangible », chuchote-t-elle.

Je prends doucement sa main libre.

Le document est la liste de tous les renseignements personnels nécessaires en ce temps-là à la police des étrangers pour rendre un avis en matière de naturalisation. Les trois adresses où l'immigrant congolais a habité depuis son arrivée semblent embellir son débarquement en Belgique : les avenues Beau-Séjour et de la Floride dans la commune alors déjà huppée d'Uccle, suivies de la rue de l'Étang à Etterbeek.

Nous nous glissons de manière synchronisée vers le bord de notre siège lorsque les années congolaises de François défilent à leur tour. La rubrique « dernier domicile au Congo » mentionne « adresse exacte inconnue ». La police savait pourtant où il résidait : à Coquilhatville, un port fluvial colonial situé à plus de mille kilomètres de son présumé lieu de naissance, Kabinda. Selon ses propres déclarations, c'est à Kabinda qu'il avait vu le jour en 1906 en tant que fils de Goy et Keta, son père et sa mère dont il avait attesté le décès.

Comment François Kamanda a débarqué en Belgique n'est pas précisé. Mais il y a bien une date d'arrivée : *17 janvier 1929*, dactylographiée en caractères gras. Lentement, l'arrière-grand-père d'Eva renaît entre nos mains.

Nous griffonnons des tas de notes dans nos carnets. 1929, cela signifie qu'il a quitté le Congo alors que, depuis vingt et un ans

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Préface: Une vie sous silence</b>	9
<b>Avant-propos</b>	11
<b>Prologue</b>	17
<b>I. Beau séjour</b>	21
<b>II. Kabinda, 1920</b>	31
<b>III. Crainte révérencielle</b>	43
<b>IV. Anvers, 1930</b>	59
<b>V. Nature morte</b>	77
<b>VI. Coupe militaire</b>	91
<b>VII. Enfant à un million</b>	107
<b>VIII. Surprise du chef</b>	125
<b>IX. Tombes</b>	143
<b>X. Armée secrète</b>	157
<b>XI. Objet d'exhibition</b>	181
<b>XII. Indépendance</b>	197

<b>XIII. Causes perdues</b>	215
<b>Épilogue</b>	231
<b>Postface</b>	235
<b>Remerciements</b>	237
<b>In memoriam</b>	239
<b>Bibliographie</b>	243
<b>Crédits des visuels</b>	247

La phrase «L’histoire d’une famille intimement mêlée à l’Histoire avec un grand H» est une partie de la citation ‘Een meeslepende en ontroerende zoektocht. Familiegeshiedenis en grote geschiedenis gaan naadloos in elkaar over.’ du professeur émérite d’histoire contemporaine Guy Vanthemsche de la Vrije Universiteit Brussel (VUB)».

Ouvrage publié avec le soutien de:



Le Service Public Fédéral Justice = Gelijke Kansen Egalité des Chances.be

Flanders Literature  FLANDERS LITERATURE

Textes : Eva Kamanda & Kristof Bohez  
Conception graphique et mise en page : MC Compo – [www.mccompo.be](http://www.mccompo.be)  
Relecture : Sabrina Fabret – Gwénaëlle Pochet  
Couverture : Sil De Boeck

[www.racine.be](http://www.racine.be)

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez régulièrement  
des informations sur nos parutions et activités.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce  
livre, par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2023  
Éditions Racine, Tour & Taxis - Entrepôt Royal  
Avenue du Port, 86C / bte 104A  
B-1000 Bruxelles

1<sup>er</sup> tirage  
D. 2023. 6852. 32  
Dépôt légal : décembre 2023  
ISBN 978-2-39025-2610

Imprimé en Europe